

RÉCIT – FANTASTIQUE



L'ESCALIER

ISBN : 978-2-9555184-8-9

Collection A6 V1

Numéro 7

Contact@lotonome.fr

fernand.fallou@lotonome.fr

Site web : <http://www.lotonome.fr>

L'ESCALIER

En l'an de grâce 1781, Francis-Louis-François-Clément Chaussé, maître artisan menuisier et ébéniste à Vierzon, compagnon du devoir, reçut la commande d'un escalier à installer dans la maison de la famille Berté, située sur la commune de Mennetou-sur-Cher.

Maître Chaussé, qui avait travaillé à la cour de Louis XV, jouissait d'une grande renommée. Les armoires, tables, buffets, escaliers, et autres œuvres qu'il fabriquait faisaient la fierté de leurs propriétaires.

L'escalier fut livré et installé en 1782 lors de la construction de la

maison. Il comprenait 17 marches et reliait la pièce commune du rez-de-chaussée aux trois chambres du premier étage.

Dès l'installation, les Berté remarquèrent que la 13^e marche grinçait.

Maître Chaussé, pourtant méticuleux dans le choix des meilleurs chênes de la région, demeura perplexe devant ce grincement inexplicable. Mais l'escalier grinçait. C'était un fait !

Malheureusement, maître Chaussé mourut avant d'avoir pu résoudre ce mystère et l'escalier resta en l'état jusqu'à nos jours.

Les Berté s'habituaient à ce grincement singulier, différent selon que l'on montait ou que l'on descendait

et selon le poids et la démarche de chacun. Selon la façon dont le pied attaquait la marche, l'escalier dévoilait l'identité de l'utilisateur. La 13ème marche était très sensible et révélait même le passage furtif d'un chat dans un sens ou dans l'autre.

Avec le temps, la vie suivit son cours : la famille Berté prospéra, connut joies et peines, naissances et départs. Les générations se succédèrent dans cette maison où chaque meuble, chaque objet portait en lui une histoire.

Les Berté moururent après avoir donné naissance à cinq enfants, trois garçons et deux filles. Les filles partirent avec leurs maris. Les garçons épousèrent des filles de la région et continuèrent à s'occuper de la ferme. Ils

eurent à eux trois cinq garçons et cinq filles. Un des garçons devint curé et un autre militaire. Les trois autres restèrent à la ferme. Trois des cinq filles partirent avec leurs maris. Des deux qui restaient, l'une mourut vieille fille et l'autre épousa un gars du village. Ils travaillèrent à la ferme jusqu'à leur mort. La vie suivit son cours ainsi jusqu'à nos jours.

C'est ainsi qu'en 1908 naquirent Jacqueline et Huguette Berté, deux sœurs jumelles.

Elles grandirent autour et dans la maison. Jouèrent sur l'escalier, dans les bois, les champs et les marécages environnants, se baignèrent dans le Cher aux bords duquel elles connurent leurs premières amours. Puis, un jour, montèrent l'escalier dans les bras de

leurs maris, qui, après avoir fait les vendanges, les blés, gardé les vaches et les chèvres, tué le cochon, produit le lait et le fromage, travaillé dur, dansé, bu, pleuré, ri, moururent la même année 1969 laissant deux veuves, trois fils et deux filles éplorés.

Les enfants attendaient impatiemment d'hériter de la ferme pour l'exploiter. Mais Jacqueline et Huguette avaient à peine 61 ans et n'imaginaient pas de vivre ailleurs que là où elles avaient grandi. Leurs enfants n'ayant pas voulu payer le prix de la location de la ferme qui leur aurait permis de vivre, elles vendirent tous les animaux et louèrent les hectares de terre appartenant à la ferme à d'autres paysans.

Elles vivaient donc, heureuses et seules dans la maison de leur enfance, dans la maison de leurs parents, de leurs grands-parents, dans la maison de leurs ascendants depuis plusieurs générations où tous les meubles, tous les objets avaient un propriétaire, une utilité et surtout avaient été utilisés par leur grand-mère, leur arrière-grand-mère et les grands-mères de ces dernières. L'opinel du grand-père avec lequel il allait cueillir les pissenlits sur les talus aux bords des routes, coupait sa viande et décrottait ses sabots, qui sont encore dans la grange avec la boue de ses derniers pas. La bassinoire de mamy Claudine, le moulin à café que Marinette avait acheté à la Samaritaine à Paris lors de son voyage de noces en 1890 où elle avait vu la tour Eiffel. Chaque objet, chaque ustensile était

accompagné d'une histoire. Et de fait, tous ces objets avaient une valeur inestimable à leurs yeux.

Et cet escalier ! Cet escalier signé d'un ébéniste de renom de la cour du roi Louis XV le bien-aimé. Cet escalier extraordinaire, magnifique, majestueux. Une véritable œuvre d'art que personne n'était plus capable de faire aujourd'hui, même avec sa 13^{ème} marche qui grinçait et qui lui donnait un signe particulier, une identité, célèbre dans toute la région. Il avait attiré des antiquaires de Paris qui en avaient proposé plus que le prix de la maison tout entière.

Mais Jacqueline et Huguette n'imaginaient pas leur maison avec un autre escalier et de toute façon, elles

n'avaient aucun besoin de tout cet argent qu'elles n'auraient jamais su dépenser.

L'escalier et son bruit faisaient partie d'elles. Son bruit était inscrit dans leurs gènes depuis des générations et rien qu'en l'écoutant, elles étaient capables de reconnaître qui montait ou descendait ou de dire le poids de la personne quand il s'agissait d'une inconnue.

Ainsi allait la vie dans l'ancienne ferme des Berté. Jacqueline et Huguette s'ennuyaient. Elles repensaient au temps où elles allaient porter des paniers d'osiers pleins de bon pain frais et de pâtés de toutes sortes qu'elles avaient cuisinés elles-mêmes, à leurs hommes vers dix heures, sur le champ des

moissons. Et elles repensaient à toutes les fêtes, à tous les mariages, les baptêmes et bien sûr, les enterrements, qui eux aussi se terminaient par un banquet. Les enterrements n'étaient jamais tristes. La mort, à la campagne était considérée comme la suite logique de la vie, pour les bêtes comme pour les hommes. Ainsi était la vie des champs et de leurs gens.

Jacqueline et Huguette se revoaient trayant les vaches dans le petit matin frais, juste au moment où il ne fait plus nuit, mais qu'il ne fait pas encore jour.

Elles se rappelaient du temps où elles jetaient à tour de bras, de leur tablier retroussé, des grains pour les poules, les canards et les oies dans la cour de la ferme, s'amusant de la

compétition de ces derniers pour savoir qui arriverait le premier sur cette manne tombant du ciel. Autre moment, autre odeur, ramassage des œufs dans le poulailler baignant dans les odeurs mélangées de la paille et des fientes de poule, dans la rosée du petit matin.

Elles se souvenaient de l'époque des semailles après le labourage quand il n'y avait pas encore de tracteurs, de l'époque des moissons, de l'ambiance autour de la moissonneuse batteuse, des hommes torsés nus manipulant les bottes de paille au bout de leurs fourches comme de légers bouquets de fleurs, du soleil aphrodisiaque et des meules de paille jaune d'or.

Quelle belle époque que celle des vendanges où elles foulaient de leurs

pieds nus le grain qui allait donner le vin qu'ils allaient boire tout au long de l'année.

Et puis, ô ! Magnifique souvenir du temps où elles faisaient l'amour avec leurs hommes, tantôt dans le secret des épis de maïs ou dans la chaleur des vaches et l'odeur familière de la paille de l'étable.

À cette époque à chaque instant de la journée, chaque action, chaque geste s'accompagnait d'une odeur spécifique.

Chaque produit avait une identité olfactive Le lait tiède dans le seau en bois, la paille fraîche du matin, les pommes, le pâté, le pain cuit lentement dans le four en pierre, le fromage, le vin, une vulgaire salade de pissenlits cueillis là, sur le talus entre la route et le

ruisseau, et même les cerises avaient une odeur.

À cette époque, le vent, quelle que soit la saison, portait les parfums vivants de la campagne, la terre humide du printemps que l'on vient de retourner et l'épandage des lisiers et du crottin de cheval, puis les odeurs indéfinissables des fleurs du mois de mai, l'été arrive, telle Cléopâtre sur son char avec sa cour et ses esclaves, adulé, idolâtré, dans l'odeur du blé et de la résine des pins, dans la lumière des campagnes, dans la fraîcheurs de la forêt, dans les embruns du bord de mer, les corps se découvrent, les animaux envahissent les montagnes dans un concert de sonnailles interminables. Et rien ne remplacera jamais l'odeur extraordinaire du prunier de reine Claude derrière la maison... et puis l'automne avec ses feuilles mortes

qui nous font leur dernière danse, dans une odeur de champignons et d'effluves de raisin fermenté et puis, le froid arrive alors, le vent et les cheminées propagent dans la campagne les bonnes odeurs de la soupe et du bois brûlé.

Quelle belle époque que cette époque.

Révolue, vertes ! Mais immortelle dans leur mémoire."

Un frisson venait caresser leur peau comme une réminiscence de ce temps d'avant. Les bêtes avaient disparu, les prés étaient devenus silencieux.

Et sans elles, la ferme n'était plus qu'une ombre d'elle-même. Même les fruits, pourtant gorgés de soleil, avaient perdu leur parfum et leur saveur, comme si la terre elle-même avait cessé de respirer

Leur monde d'odeurs avait disparu.

Il n'y avait plus d'écrevisses dans les ruisseaux.

Et ces moments extraordinaires, s'émerveillant d'elles-mêmes, où elles avaient mis bas dans la souffrance atténuée par la douceur et la sécurité de cette maison qui leur était si chère.

Jacqueline et Huguette savaient qu'elles vivaient encore dans leur maison, mais parfois, elles avaient l'impression d'habiter un souvenir."

Elles se souvenaient et plus elles se souvenaient, plus elles s'ennuyaient, et plus elles regrettaient le temps où elles dormaient dans les bras solides de leurs hommes qu'elles n'avaient jamais trompés. Parfois même, elles ressentaient encore sur leur corps flétri

16

la caresse rugueuse de leurs mains calleuses.

Une nuit, c'était minuit bien sonné, Jacqueline entendit distinctement la treizième marche craquer. Elle sentit son cœur se figer. D'abord un son timide, comme hésitant, puis plus affirmé, presque déterminé. Un pas. Puis un autre. Elle connaissait ce rythme. Elle l'avait entendu mille fois

Quelqu'un montait l'escalier.
Jacqueline frissonna.

Elle reconnut très nettement le pas de Louis.

Mais cela était impossible."

La treizième marche venait de grincer.

Son souffle se suspendit. Louis montait l'escalier. Louis, c'était le mari d'Huguette. Comme Louis était mort

depuis deux ans déjà, elle crut qu'elle rêvait.

Mais quand, quelques instants plus tard, elle entendit ce même pas descendre, plus lourd, plus assuré, elle sut. Elle sut qu'il n'était pas reparti seul."

Elle crut qu'elle rêvait car cela était impossible.

Elle dormit jusqu'au matin.

Le lendemain, Huguette ne descendit pas pour le petit-déjeuner. Elle monta voir.

Huguette était morte.

Le docteur et la police ne purent expliquer pourquoi son cœur s'était

arrêté de battre. On l'enterra à côté de Louis et Jacqueline resta seule.

Elle, elle savait. Louis était venu chercher sa bien-aimée. Elle en était sûre. Elle l'avait entendu. Elle l'avait bien entendu.

Depuis ce jour, elle pria chaque jour pour que Jean-Marie, son mari, vienne aussi la chercher.

Quelques mois passèrent. Puis un soir, elle entendit très distinctement le pas de Jean-Marie dans l'escalier.

On l'enterra dans le même cimetière qu'Huguette et Louis auprès de Jean-Marie son mari.

Personne ne comprit jamais de quoi étaient mortes Huguette et Jacqueline qui étaient encore jeunes. Des bruits coururent sur de sordides histoires d'héritage.

Les enfants investirent la ferme et vendirent l'escalier à un antiquaire parisien qui le revendit à un riche propriétaire d'un hôtel particulier.

L'ébéniste de renom qui fut chargé de démonter et de remonter l'escalier fut très fier de lui d'avoir réussi à faire en sorte que la treizième marche ne grinça plus. Mais il ne put jamais expliquer pourquoi elle grinçait, ni pourquoi elle ne grinçait plus.

L'été, après les moissons de l'orge et du blé,
Quand les hommes rentrent, fourbus et épuisés,
Quand le jour s'attarde dans la lumière et les senteurs,
Et que l'air transporte mille et une saveurs,
Moi, qui vous ai raconté cette histoire,
Dans la douce langueur de certains soirs,
J'ai parfois pensé, mais sûrement à tort,
Que peut-être...

l'escalier était mort.

FIN

Fernand Fallou

**Écrit le 21 juin 1997
1997-A6-L'ESCALIER -24
Collection A6 V1**

Déjà parus du même auteur

- 1 - L'amphore
- 2 - L'ours
- 3 - La décision
- 4 - L'étoile
- 5 - La dame de cœur
- 6 - Le Fantôme
- 7 - L'escalier
- 8 - Le maçon
- 9 - Big Bang
- 10 - Le chat
- 11 - Germaine
- 12 - Charlotte
- 13 - ADN
- 14 - Gargaragadesh
- 15 - Karacté Couscass
- 16 - Le talisman
- 17 - La cafetière
- 18 - Soliloque
- 19 - La dorloteuse
- 20 - Le mont Tombe
- 21 - Le Noël de Dracula**

- 22 - L'Accabadora
- 23 - On a tué le père Noël
- 24 - Marinette
- 25 - Le jeune homme et la pute
- 26 - Élocubrations originelles
- 27 - Le sosie
- 28 - La fuite à varennnes
- 29 - Joyeux Noël
- 30 - Noël sur les champs Élysées
- 31 - Le fou
- 32 - Lettre au père Noel
- 33 - Le poulbot
- 34 - Irène

**Vous pouvez acheter tous les livres
ci-dessus sur le site**

lotonome.fr

suivez-moi sur Instagram : [fernandfallou33](https://www.instagram.com/fernandfallou33)

Du même auteur
À paraître prochainement

La longue histoire
Le paroli
Contrariété
La belle au bois dormant
L'homme qui voulait arrêter le temps
Le don
Salers
Turlututu
La dot
La clef

